

Petits jeux de société



CHRONIQUE

Albrecht Sonntag

Enseignant-chercheur,
ESSCA Ecole de management

Cette année, le meilleur livre sur le football, je l'ai trouvé en Allemagne. Il est le fruit de trois années de recherche conduite par Ronny Blaschke, journaliste indépendant dans tous les sens du terme. Intitulé *Petits jeux de société* (*Gesellschaftsspielchen* en VO – n'essayez même pas de prononcer) et publié par la maison Die Werkstatt à Göttingen, c'est un voyage à travers toutes les formes de l'engagement social des acteurs du football professionnel.

Au gré des rencontres et des reportages qui composent l'ouvrage s'ouvre une vaste perspective sur la multitude d'initiatives visant, parfois sans le savoir, à mettre en œuvre les principes de la responsabilité sociale de l'entreprise (RSE), souvent en collaboration avec la société civile ou des institutions publiques comme les municipalités, les écoles, les hôpitaux ou les prisons.

Schizophrénie

Le panorama qu'il dresse de toutes ces actions menées en faveur de l'inclusion sociale ou de l'insertion professionnelle, de la santé ou du développement urbain, de l'éducation démocratique ou de la lutte contre les discriminations, est plus qu'impressionnant.

Sauf que...

Sauf que tout semble se faire un peu au pif. Du saupoudrage philanthropique. De bonne foi, certes, mais sans concept global ni stratégie coordonnée. Et maigrichon : en Allemagne, l'ensemble de toutes ces actions volontaires à visée sociale ne représente que 0,6 % du chiffre d'affaires du foot professionnel. Et il paraît que l'Allemagne est le bon élève en matière de prise de conscience...

Ronny Blaschke n'est pas dans la dénonciation simpliste des « dérives du foot business » comme on aime bien la pratiquer en France. Son attitude envers l'ensemble de ses interlocuteurs est empreinte d'une empathie critique qui lui permet de creuser sans parti

pris ni préjugés. Il parvient ainsi à mettre à nu la schizophrénie des clubs professionnels, de plus en plus conscients de la responsabilité sociale et environnementale de leurs grosses PME du foot qui brassent allègrement les millions, mais en même temps presque soulagés d'être prisonniers des fameux « mécanismes du marché global du football », derrière lesquels il est si confortable de se cacher au nom de la « compétitivité ». Ou encore la nullité des médias, tellement enrôlés dans la mise en scène du spectacle qu'ils en deviennent indifférents aux enjeux sociaux.

Au bout de sa recherche de terrain méticuleuse, Blaschke ne donne cependant pas de leçons morales. Il se contente de poser les bonnes questions. Celle de savoir, par exemple, s'il n'est pas trop facile d'« externaliser » l'engagement social dans des fondations (souvent chichement dotées) plutôt que de mettre la RSE au centre même des structures des clubs, afin qu'elle en irrigue toute la gestion. Ou encore celle de savoir s'il serait vraiment si difficile pour les ligues d'imposer à leur club d'avoir investi chaque année ne serait-ce qu'un petit pour cent de leur chiffre d'affaires en RSE.

Ils ne le savent pas encore, les acteurs du football professionnel, mais le football de l'avenir rendra à la société une part équitable de ce qu'il lui doit, ou il finira par en lasser plus d'un. ■